

CHAPITRE V

A L'HOPITAL GENERAL DE POITIERS

Réforme de l'établissement — Projet d'un Institut de religieuses hospitalières — Deux essais singuliers violemment combattus par les gouvernantes et apparemment malheureux.

En plaçant son dirigé dans la communauté de Saint-Clément à Nantes, le Supérieur Général de Saint-Sulpice aurait eu dessein de le mettre en cage qu'il n'aurait pas mieux réussi. Il n'y avait pas un mois que le jeune prêtre y était qu'il écrivait à son directeur (9 novembre 1700) : « Je n'ai pas trouvé ici ce que je pensais et ce pourquoi j'ai quitté comme malgré moi une aussi sainte maison que le séminaire de Saint-Sulpice. J'avais envie, aussi bien que vous, d'aller me former aux missions et particulièrement faire le catéchisme aux pauvres, ce qui est mon plus grand attrait, mais je ne fais rien de cela et je ne sais pas même si je le ferai ici, car il y a ici peu de sujets, et il n'y a personne d'expérience que M. Levêque, mais qui, pour son grand âge, n'est plus capable de faire des missions. »

La maison le rebute par le désordre qui y règne et qui ne s'explique que trop, *quatre sortes de personnes* s'y trouvent, écrit-il, « pour ne pas dire cinq, dont les buts et les intentions sont tout différents :

- 1° Il y a cinq personnes dont deux ne peuvent rien faire.
- 2° Il y a des curés, vicaires ou simples prêtres ou laïcs qui viennent de temps en temps faire leur retraite.
- 3° Il y a quelques prêtres et chanoines qui y sont pour leur vie en paix.

4° Il y a quelques prêtres, mais un plus grand nombre de jeunes écoliers qui vont en théologie ou en philosophie, dont la plupart portent l'habit laïc ou l'habit court ».

Bref il s'y trouve de tout, excepté ce qu'il est venu y chercher : des missionnaires. Et à quoi prétend-on l'employer ? Au soin spirituel des ecclésiastiques qui logent à demeure ou passent dans la maison. Il n'est point question de travaux apostoliques. L'année suivante, comme il aura donné au cours de l'été une série de petites missions, on lui fera entendre que s'il ne veut pas demeurer à la communauté pour s'occuper des ecclésiastiques, il n'a qu'à aller chercher fortune ailleurs. Voici en effet ce qu'il écrivait le 6 septembre 1701 à M. Leschassier : « M. Levêque m'a témoigné que puisque le bon Dieu ne m'appelait pas à demeurer constamment dans la communauté pour y travailler au salut des ecclésiastiques, je devais chercher quelque lieu où me retirer de temps en temps après les petites missions que l'obéissance me prescrivait ; il m'a cependant dit qu'il me donnerait volontiers une petite chambre, mais je doute si c'est du fond du cœur ». (1). Il fallait à notre saint une foi bien ancrée en M. Leschassier et toute sa volonté d'obéissance pour continuer à se confier à un homme qui l'avait si mal engagé. La Providence va le mettre dans sa voie par une rencontre assez inattendue.

Le dimanche 24 avril 1701, il recevait de l'abbaye de Fontevrault une lettre de sa sœur Sylvie lui annonçant sa prise d'habit pour le mardi suivant. La postulante l'invitait à la cérémonie sur l'ordre de sa bienfaitrice, Mme de Montespan, la favorite royale déchue et pénitente, dont la sœur Gabrielle de Rochechouart gouvernait le monastère. Ecrivant le 4 mai à M. Leschassier : « Pendant deux jours je demeurai à Fontevrault, lui mandait-il ; j'eus l'honneur d'avoir plusieurs conférences avec Madame de Montespan ». La grande dame l'ayant interrogé sur ses desseins : « Je suivrai l'attrait que vous savez que j'ai de travailler au salut des pauvres, mes frères », lui répondit-il. Elle l'approuva fort, lui offrit un canonicat, « de quoi, je la remerciai humblement et promptement, lui alléguant que je ne voulais jamais changer la divine providence pour un

(1) Ce qu'il ne dit point, c'est que le jansénisme se serait infiltré à Saint-Clément. « Tous ceux qui composaient la communauté du saint vieillard, écrit Blain (ch. LI), n'avaient pas son esprit ni encore moins sa doctrine. » Erreur, comme nous le verrons.

canonicat ou bénéfice. A ce refus, elle me dit d'aller du moins voir Monseigneur de Poitiers pour lui découvrir mes intentions ».

Le siège de Poitiers était alors occupé par Mgr. Girard, ancien précepteur des enfants de la favorite. C'est lui qui, au temps qu'il exerçait cette fonction, lui avait recommandé les sœurs de M. de Montfort. L'avis fut pourtant loin d'enthousiasmer celui-ci. « Quoique j'eusse de la répugnance à satisfaire le désir de Madame, tant à cause des vingt-huit lieues de chemin qu'il fallait encore que je fisse, que pour bien d'autres raisons, je lui obéis pourtant aveuglément pour faire la sainte volonté de Dieu, que je regardais uniquement ». Il arrive à Poitiers, l'évêque étant à Niort et ne devant rentrer que dans quatre jours. S'étant mis alors en retraite dans une petite chambre, « Je m'avisai pourtant, dit-il, d'aller à l'hôpital pour servir les pauvres corporellement, si je ne le pouvais spirituellement ». C'est là que la Providence l'attendait. « J'entrai pour prier Dieu dans leur petite église où quatre heures environ que j'y passai en attendant le souper me parurent cependant bien courtes. Elles parurent cependant bien longues à quelques pauvres qui, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres, et s'entre-excitèrent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône ; les uns donnèrent plus, les autres moins, les plus pauvres un denier, les plus riches un sou. Tout cela se passa sans que je le susse. Je sortis ensuite de l'église pour demander quand on souperait, et en même temps la permission de servir les pauvres à table, mais je fus bien trompé, d'un côté ayant appris qu'ils ne mangeaient point en communauté, et de l'autre ayant appris qu'on voulait me faire l'aumône et qu'on avait donné ordre au portier de ne pas me laisser sortir. Je bénis Dieu mille fois de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées. Je remerciai mes frères de leur bonne volonté. Ils m'ont depuis ce temps-là pris en telle affection qu'ils disent publiquement que je serai leur prêtre, c'est-à-dire leur directeur, car il n'y en a point de fixe dans l'hôpital depuis un temps considérable, tant il est pauvre et abandonné ».

Ces malheureux ont voulu lui faire l'aumône, c'est donc qu'ils ne l'ont pas pris pour un pauvre volontaire, ce qu'ils étaient d'ailleurs incapables d'imaginer, mais sinon tout à fait pour un malchanceux comme eux du moins pour un saint homme malhabile à se concilier les faveurs de la fortune ». A défaut d'autres

talents, il saura, se disent-ils, les comprendre et les consoler. Avec le produit de leur collecte, ils pensent gagner sa sympathie et le retenir parmi eux. Grandet, dont la source est autre que cette lettre à M. Leschassier qu'il ignore, souligne leur insistance. M. Grignion eut beau se débattre, il ne réussit à se faire ouvrir la porte qu'en leur donnant quelque espoir. « Lorsqu'ils virent qu'il se levait pour sortir de l'église, raconte en effet l'historien, ils furent au-devant de lui, fermèrent la porte pour l'empêcher de sortir et le prièrent instamment de rester parmi eux pour servir l'hôpital : non seulement il s'en excusa par humilité, s'estimant indigne de cet emploi, mais encore parce qu'il était obligé de faire un voyage à Paris pour des affaires de conséquence ; (2) néanmoins comme son grand attrait était pour soulager et servir les pauvres, il consentit à demeurer quelques mois avec eux, si Mgr. l'évêque de Poitiers l'avait pour agréable ». Ce n'est pas quelques mois, mais trois ans que notre saint demeurera dans cette « pauvre Babylone » où l'attendait un grand dessein de Dieu.

« Quand Mgr de Poitiers fut revenu, continue-t-il dans sa lettre, j'allai le visiter et lui dis en peu de mots ce que Madame m'avait ordonné. Il m'écouta et me remercia assez sèchement : ce que je demandais ». Ainsi il se croit quitte et ne pense sans doute qu'à retourner immédiatement à Nantes pour chercher ailleurs, probablement du côté de M. Leuduger, comme il en avait déjà parlé à son directeur. Mais les pauvres ne l'ont pas lâché. « Au nom de tous », le supérieur et la supérieure de l'hôpital ont présenté une requête à M. l'abbé de Bournat, frère de Monseigneur. Le prélat le rappelle, lui parle cette fois « plus paisiblement » et lui ordonne de consulter M. Leschassier. D'où la lettre à laquelle nous venons d'emprunter nos citations. Tout en protestant de son entière soumission à son père spirituel, il continue à se défendre contre l'insistance des pauvres. « Je vous dirai, mon cher Père, que j'ai, à la vérité, beaucoup d'inclination à travailler au salut des pauvres en général, mais non pas tant de me fixer et de m'attacher dans un hôpital. Je me mets pourtant dans une entière indifférence, ne désirant que faire la sainte volonté de Dieu, et je sacrifierais volontiers mon temps, ma santé et ma vie même pour le salut des pauvres de cet hôpital abandonné, si vous le jugez à propos ».

(2) Probablement au secours de sa sœur Louise-Guyonne.

De son côté, Mgr. Girard se renseignait auprès de M. Leschassier. Nous avons déjà relaté en partie la réponse du sulpicien, rendant hommage aux vertus de son dirigé, mais relevant son extérieur singulier, son grand zèle et son peu d'expérience.

Cependant M. Grignion est retourné à Nantes où l'on se décide enfin à l'employer. Le 5 juillet (1701) il en informe son directeur. Nouvelle lettre le 6 septembre : « Je travaille depuis trois mois sans relâche dans plusieurs paroisses où M. Levêque et M. des Jonchères (Grand Vicaire) m'ont envoyé ». Seulement les pauvres de Poitiers n'en démordent pas. Ils ont mis en mouvement l'évêque lui-même et la puissante marquise. C'est ce qui a motivé cette dernière missive : « Les prières instantes et continues des pauvres de l'hôpital de Poitiers jointes au désir de Mgr. de Poitiers et de Mme de Montespan, de qui mes sœurs dépendent beaucoup m'obligent à vous importuner encore ». A cette insistance, il oppose qu'il n'a point d'inclination à se renfermer. Il considère cependant que *l'évêché de Poitiers a beaucoup plus besoin d'ouvriers que celui de Nantes*. « Mais on ne m'appelle pas pour le public... L'espérance que je pourrais avoir de m'étendre, avec le temps, dans la ville et la campagne... peut seule me donner quelque inclination d'aller à l'hôpital ».

M. Leschassier ne pouvait s'opposer à d'aussi hautes instances. Sa réponse laissait toute liberté à son dirigé d'accepter les offres de Mgr Girard, lui recommandant toutefois de suivre « les règles ordinaires » et ne s'en écarter nullement « sous prétexte de dévotion », sans avoir pris conseil.

L'avant-dernière semaine d'octobre, M. Grignion, ayant distribué aux pauvres l'argent que M. Levêque lui avait donné pour son voyage, arrivait à Poitiers, où le prélat le recevait « à bras ouverts », le faisait loger au petit séminaire en attendant que se réunît le conseil d'administration de l'hôpital, et l'autorisait à faire le catéchisme aux mendiants de la ville. Le jeune apôtre n'en demandait pas plus. Deux mois de liberté vont lui suffire pour remuer tout Poitiers. Il n'est pas là depuis quinze jours qu'il écrit à son directeur : « Je vais voir et exhorter les prisonniers dans les prisons et les malades dans les hôpitaux, en leur faisant part des aumônes que l'on me donne ». Grandet qui tient ses renseignements d'ailleurs, écrit au sujet de ces pauvres des hôpitaux : « Il leur parlait avec autant de respect que s'ils avaient été des princes, regardant Jésus-Christ en leurs person-

nes. Il les prêchait et catéchisait matin et soir ». Puis le voilà par les rues en quête des mendiants. Il les réunit d'abord dans une pauvre chapelle, mais bientôt la foule accourt et il doit se transporter sous les halles avec son auditoire. Dans l'église de Saint-Porchaire, paroisse sur laquelle le petit séminaire est situé, les pénitents se pressent à la porte de son confessionnal.

L'année suivante, le 4 juillet, après un long silence, il adressa à son père spirituel tout un journal sur les événements. « Monseigneur, importuné par les cris et les désirs empressés des pauvres, écrira-t-il, me donna à eux à peu près à la Toussaint. J'entrai dans ce pauvre hôpital ou plutôt cette pauvre Babylone avec une ferme résolution de porter avec Jésus-Christ, mon Maître, les croix que je prévoyais me devoir arriver si l'ouvrage était de Dieu. Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre ne fit qu'augmenter mon courage pour entreprendre cet ouvrage, malgré ma propre inclination qui a toujours été et qui est encore pour les missions ». Tant de misères physiques et morales à soulager et de croix en perspective ont eu raison de ses hésitations. Nous devons donc nous attendre qu'il ne fera rien pour éviter les difficultés. *Ce qu'il espère, c'est de changer, avec l'assistance de la Sainte Vierge, une maison de trouble et de pauvreté où la paix ne règne point, où le bien spirituel et temporel manque, en une maison sainte, riche et paisible.* (Lettre du 3 novembre 1701). Il n'a pas sacrifié momentanément le travail capital des missions pour une demi-réforme. D'autres tâches l'appellent et il ne tient nullement à rester enfermé. Si l'on ne veut point passer par ses exigences qu'on lui donne son congé.

Continuant sa lettre : « A mon entrée, dit-il, les supérieurs et les inférieurs de l'hôpital et toute la ville même (Poitiers comptait alors quelque dix-huit mille habitants) furent dans la joie, me regardant comme une personne donnée de Dieu pour réformer cette maison ».

Quatre cents pauvres des deux sexes, enfants, adolescents, adultes, vieillards, les uns reçus à leur propre demande, les autres entrés à leur corps défendant. Beaucoup de mauvaise graine, de paresseux, d'ivrognes, de paillards, de querelleurs, de demi-brutes. Les enfants ont un maître d'école. Aux jeunes gens, des artisans mettent un mézier en main dans les manufactures

de l'établissement. Les jeunes filles sont formées dans les emplois aux soins du ménage, à la coupe, à la couture, au repassage. Les autres hospitalisés valides sont occupés selon leurs forces aux grosses ou menues besognes.

Le Bureau administratif, composé partie d'ecclésiastiques partie de laïcs, est présidé par l'évêque. Les Intendants des manufactures, de la nourriture, des bâtiments sont gens entendus, consciencieux, mais jaloux de leur autorité. Logent à l'hôpital les Gouvernantes, au nombre de six, dont la supérieure. Ce sont personnes veuves ou célibataires, de bonne famille, qui se sont données pour la vie au service des pauvres, pourvoient elles-mêmes à leurs frais d'entretien et n'ont convenu d'autre salaire que le droit de finir leurs jours dans cet asile. Leur nom ne trompe pas : ce sont elles pratiquement qui gouvernent, et la tâche est manifestement au-dessus de leurs moyens. Il y a bien un règlement assez raide d'ailleurs, mais voudraient-elles le faire observer qu'elles en seraient incapables. Elles n'ont reçu aucune formation. Quel sens ont-elles de l'organisation ? Elles n'ont point voué d'obéissance à leur supérieure. Elles se sont données aux pauvres, mais non pas corps et âme. Ce leur est un bonheur de sortir en ville et d'y entretenir des relations, d'échapper pour un moment à ces tristes murs où elles n'entendent que plaintes et ne voient que misères. Toutes conditions qui les font céder trop facilement à la loi du moindre effort. Point de réfectoires, et les cuisines ne sont utilisées que pour le service de ces Demoiselles et des malades. Les pauvres valides n'ont de nourriture assurée que du pain : une boule d'une livre de pain bis par jour, ration égale pour tous. Encore, pour moins d'embarras, la distribution se fait-elle dans les cours, dès le matin. Les jeunes gens pourvus d'un grand appétit et peu soucieux de s'encombrer de réserves, engloutissent le tout sur l'heure, jeûnant le reste du jour et s'affaiblissent ; plusieurs même tombent gravement malades.

Notre aumônier juge immédiatement qu'avec les santés délabrées et des estomacs qui crient famine, toute réforme est impossible. Economiser et trouver des ressources, tel est le premier point de son programme. Il intervient auprès des administrateurs et obtient que la boulangerie de l'établissement remplace les petits pains par de grosses miches dont chaque pauvre recevra, au déjeuner, au dîner, au goûter et au souper, un morceau proportionné à son âge et à ses besoins ; qu'ensuite tous les

pauvres aient à se mettre à table pour le dîner et le souper, où un potage leur sera servi ; enfin qu'il puisse aller lui-même quêter par la ville pour améliorer leur ordinaire. Ce grand amant de la pauvreté, doué du sens des choses, n'a-t-il pas, on s'en souvient, écrit à M. Leschassier, qu'il espérait transformer cette maison de trouble et d'indigence en une maison sainte, riche et paisible. Il se plaindra à son père spirituel que presque tous les administrateurs, au lieu de punir les vices et de corriger les désordres, ne pensent qu'au bien temporel de la maison. Mais comment en irait-il autrement devant un budget en perpétuel déficit ? Avec quelques pauvres qui conduisent par la bride le bourricot de l'établissement, flanqué de paniers, il va frapper à la porte des maisons bourgeoises et revient avec force reliefs. Bientôt grâce au réveil de la charité publique, d'abondantes aumônes vont suivre. Mais il a fallu organiser des réfectoires, constituer une équipe d'aides-cuisinières, remettre en service les marmites. Surcroît de travail pour Mesdemoiselles les Gouvernantes et surtout dérangement de chères habitudes devenues pour les anciennes une seconde nature.

Vraiment le nouvel aumônier n'est pas de tout repos. Elles qui l'avaient accueilli avec tant de joie, comptant bien qu'un si saint homme tout confit de dévotion et si ami de la pauvreté évangélique s'en tiendrait à son rôle spirituel, prêcherait aux pauvres la résignation, mettrait un terme aux ivrogneries, aux querelles, aux révoltes et ferait régner la paix et la tranquillité ; que surtout, jeune et sans expérience, il n'entreprendrait rien sans les consulter, aurait égard à leur âge et s'appliquerait à alléger leur tâche. Et voilà qu'il s'occupe du temporel, se mêle de tout, a l'œil à tout, met la main à tout, qu'on ne peut faire un pas sans risquer de le rencontrer, dans les dortoirs où il vide les bassins des alités, dans les cours où il balaie les ordures, à la cuisine où il lave la vaisselle, au réfectoire où il s'est chargé du soin des tables, servant les pauvres et veillant à ce que ce qui a été prévu pour l'amélioration de l'ordinaire soit ponctuellement exécuté. Il ne leur demande jamais leur avis, et c'est sans doute pour éviter des tête-à-tête gênants qu'il a, dès le premier jour, malgré leurs invitations pressantes, refusé de prendre ses repas avec elles.

Il faut lire ici un long passage de cette lettre du 7 juillet 1702 à M. Leschassier. Le silence étonnant que garde notre saint sur

une certaine affaire pose un problème dont Grandet nous fournira la solution.

« Les Supérieurs de l'hôpital avec qui j'agissais de concert et plus en obéissant qu'en commandant me donnèrent d'abord les mains pour l'exécution et l'observation de la règle que je désirais introduire. Monseigneur même et tout le bureau furent les premiers à m'autoriser et me permirent de faire manger les pauvres au réfectoire, et de leur aller quêter quelque chose par la ville pour manger avec leur pain sec ; ce que je fis pendant trois mois, non sans beaucoup de rebuts et de contradictions qui s'augmentèrent de jour à autre de telle sorte que par le moyen d'un appelé N... et de Mademoiselle la supérieure de l'hôpital, je fus contraint, par obéissance à notre Vicaire Général, d'abandonner le soin de ces tables, qui contribuaient beaucoup au bon ordre de la maison. Ce monsieur, aigri contre moi, sans aucun légitime fondement que je sache, me rebutait, contrariait et outrageait sans cesse dans la maison, et me décriait dans ma conduite par la ville, chez les administrateurs ; ce qui anima étrangement tous les pauvres qui m'aimaient tous, hormis quelques libertins et libertines ligués avec lui contre moi. Pendant cette bourrasque, je gardais le silence et la retraite, remettant entièrement ma cause entre les mains de Dieu et n'espérant qu'en son secours, malgré les avis contraires qu'on me donnait. J'allai pour cet effet faire une retraite de huit jours aux jésuites. Là, je fus rempli d'une grande confiance en Dieu et en sa Sainte Mère, qui prendrait évidemment ma cause entre ses mains. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Au sortir de la retraite, je trouvai ce monsieur malade ; il mourut quelques jours après. La Supérieure, jeune et vigoureuse, le suivit en six jours. Plus de quatre-vingts pauvres tombèrent malades ; plusieurs moururent. Toute la ville croyait que la peste était dans l'hôpital et disait publiquement que la malédiction était sur cette maison. Parmi tous ces malades et tous ces morts que j'assistais, moi seul je ne fus point malade. Depuis la mort de ces supérieurs, j'ai encore de plus grandes persécutions. Un pauvre, élevé et orgueilleux, s'est mis dans l'hôpital à la tête de quelques libertins pour me contredire, plaidant sa cause auprès des administrateurs, et me condamnant dans ma conduite parce que je leur dis hardiment quoique doucement leurs vérités, qui sont des ivrogneries, des querelles et des scandales ».

Il est clair que la supérieure et M. N... (évidemment l'économe) n'attendaient pour tenter de se débarrasser de l'aumônier que la mort de Mgr. Girard, survenue le 7 mars 1702. Le Vicaire Général qui annule ainsi d'autorité les facultés accordées par l'évêque ne peut être en effet qu'un vicaire capitulaire. Mais M. Grignion ne dit pas tout. Il se tait sur la cause principale de la persécution. S'il rêvait d'une « pauvre compagnie de bons prêtres », il avait encore un autre projet en tête. Depuis combien de temps ? Dieu le sait. Mais ce projet dut prendre forme et espoir dès les premières semaines de son entrée à l'hôpital, ou même avant. Si l'homme n'avait aucun goût à se laisser enfermer entre quatre murs, sa pensée encore bien moins. Que dit Grandet (p. 67) ? Après avoir noté les réparations que, grâce à de larges aumônes, M. Grignion put effectuer à la maison et à la chapelle de l'hôpital, l'historien continue : « Mais comme il était persuadé que c'était en vain que les hommes travaillent à conserver et augmenter au-dehors les maisons matérielles, s'il ne s'appliquent à soutenir le dedans de l'édifice spirituel par les règlements sages des personnes qui les gouvernent, il fut inspiré d'en faire un pour les Hospitalières de l'hôpital général de Poitiers, qui fût non seulement utile pour la perfection particulière de celles qui y demeuraient, mais encore pour d'autres filles dont les fonctions seraient plus étendues, et qui travailleraient ailleurs à instruire les petites filles dans les écoles chrétiennes, à faire faire des retraites aux personnes de leur sexe, et à soulager les pauvres et les malades des paroisses où elles seraient appelées. C'était là le plan qu'il s'était formé d'une Congrégation de Filles qu'il voulait dédier à la Sagesse du Verbe incarné, pour confondre la fausse sagesse des gens du monde, en établissant la folie de l'Evangile parmi elles ; aussi voulut-il qu'elles portassent le beau nom de Filles de la Sagesse. Le règlement qu'il leur prescrivit était fort étendu, nous ne parlerons ici que de ce qui regarde leur conduite dans les hôpitaux ».

Suivent cinq pages résumant en quatorze articles ce qui concerne l'admission, le noviciat, la profession, la pratique des vœux, la règle.

« M. de Montfort, continue l'historien (p. 74), proposa ce règlement à M. l'évêque de Poitiers et aux administrateurs de l'hôpital, qui le trouvèrent fort sage, et très propre à conduire les Hospitalières à une haute perfection ; la difficulté était de le faire agréer et accepter par six demoiselles qui gouvernaient

l'hôpital avec un économe. Il le leur proposa, il y trouva une opposition étrange : ce changement d'habits et les vœux simples ne furent point de leur goût ; en un mot, elles dirent qu'elles ne s'y soumettraient jamais. M. L'évêque et MM. les administrateurs ne voulurent pas les y contraindre et ils jugèrent à propos d'attendre que la grâce de Dieu jointe à leurs réflexions, les persuadât d'embrasser un Institut qui leur paraissait nouveau quoique saint. Dieu sembla faciliter l'exécution du dessein de M. de Montfort en retirant de ce monde trois de ces demoiselles qui paraissaient les plus opposées à ce règlement. Les trois autres regardèrent leur mort subite comme une punition de leur résistance et vinrent en demander pardon à M. de Montfort. »

Arrêtons là notre citation. Nous aurons bientôt à la reprendre. Il n'est pas sûr que le règlement d'où Grandet a tiré, en les résumant, les quatorze articles, soit exactement celui qui fut proposé. L'historien a pu l'emprunter à un texte plus étendu, élaboré un peu plus tard. Mais rien ne permet de révoquer en doute l'exactitude de ses informations touchant la cause principale de la « bourrasque », à savoir le projet de fondation d'un Institut religieux. Comment se fait-il que M. Grignion, qui s'ouvre de tout à son père spirituel, ne lui souffle mot de cette importante affaire, qu'il ne fasse même pas allusion au mécontentement qu'elle provoqua chez les Gouvernantes et donne non pas à ces demoiselles mais à M. N... le premier rôle dans l'agitation créée contre lui. Même en admettant qu'à cette date du 4 juillet où il écrivait sa lettre, il se fût déjà proposé d'aller au plus tôt à Paris, au secours de sa sœur Louise-Guyonne (3), et de profiter de l'oc-

(3) Louise-Guyonne, c'était la petite, de sept ans plus jeune que lui, que, n'étant encore qu'un adolescent, il s'efforçait de former à la piété. Il la prenait à part, lui faisait réciter avec lui son chapelet, l'y encourageait par de menus cadeaux et en lui disant, avec une vive pénétration déjà du cœur féminin : « Vous serez toute belle et le monde vous aimera si vous aimez bien le bon Dieu ». Encore jeune, elle fut emmenée à Paris par cette demoiselle de Montigny, dont nous avons déjà parlé, qui la prit à sa charge. Puis, cette protectrice étant venue à lui manquer, la marquise de Montespan, qui dirigera sur l'abbaye de Fontevault, dont sa sœur Mme de Rochechouart était abbesse, deux autres sœurs de notre saint, Sylvie et Marguerite-Françoise, la plaça chez les Filles de Saint-Joseph de la Providence, au faubourg Saint-Germain, maison qu'elle entretenait de sa fortune et qui recevait des orphelins pauvres jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Au mois d'avril 1701, M. Grignion, étant encore à Nantes, apprit que sa sœur, âgée alors de vingt-et-un ans, devrait bientôt quitter la communauté de Saint-Joseph. On n'y voulait garder que les jeunes filles originaires de Paris ; de plus, on la trouvait trop pauvre pour être admise dans cette maison à titre de professe. Il lui écrivit pour l'exhorter à s'abandonner complètement à la divine Providence, dont elle désirait tant devenir la fille. En même temps, il obtenait de la charité de personnes pieuses son maintien dans cette maison ou un asile dans un autre. Mais ce ne fut qu'un répit. En juillet 1702, il apprenait que sa sœur se trouvait sans abri et sans pain. Confiant à Dieu

casion pour voir M. Leschassier, son silence n'en suggérait pas moins qu'il y avait dans cette affaire de fondation un secret qu'il ne voulait point confier au papier. Lors de son voyage, il ne put manquer d'aller au moins saluer son directeur. Est-ce à ce moment et non pas au voyage de l'année suivante qu'il lui fallut pousser jusqu'à Issy, ou trouva-t-il, ce qui semble bien plutôt, le supérieur au séminaire ? A Issy, on sait que le sulpicien ne voulut « ni lui parler ni l'entendre » ; au séminaire, il serait bien étonnant que l'aumônier se fût expliqué sur son dessein, ce qu'il allait entreprendre à son retour, vers la fin d'octobre, n'ayant sûrement pas été soumis à l'approbation du prudent et conformiste M. Leschassier.

Le voilà donc revenu à Poitiers. Les Gouvernantes, dont le nombre a été complété, sont bien convaincues que le projet de fondation a été dûment enterré. Il ne semble pas que, pour connaître leurs dispositions, M. Grignon ait dû tâter le terrain auprès de la nouvelle supérieure. Ces demoiselles que les pau-

ses malades et ses pauvres congréganistes, il partit immédiatement pour Paris, à pied comme de coutume. Les premiers jours qui suivirent son arrivée dans la capitale, ne trouvant aucun secours, il ne pensait qu'à renvoyer sa sœur à Remmes, quand l'inspiration lui vint d'aller demander conseil à un de ses amis de séminaire, M. Bargeville, attaché, bien que du clergé diocésain, à la paroisse de Saint-Sulpice. Dès le lendemain, celui-ci parlait en sa faveur à la Mère supérieure des Bénédictines du Saint-Sacrement de la rue Cassette. La bonne religieuse exprima le désir de voir le saint prêtre. Ne pouvant rien pour la jeune fille elle lui offrit, du moins, à lui, pour la durée de son séjour à Paris, la portion que la communauté servait, chaque jour, au réfectoire, devant l'image de Notre-Dame. C'était la part de la Sainte Vierge et la part du pauvre. On devine, avec quel empressement et quelle expression de sa reconnaissance, M. Grignon accepta, à la condition toutefois qu'on lui permit d'amener avec lui un de ses frères, de ces mendiants dont Paris ne manquait pas ; ce qu'on fit volontiers.

C'est dans cette maison, où le saint allait souvent dire la messe, qu'une religieuse déjà fort avancée en âge, amante passionnée de la croix, et lui, se reconnurent par une lumière intérieure. Sur la demande de la Mère Saint-Joseph, — c'était le nom de cette sainte âme, dans le monde Mlle de la Vieuville, une bretonne — ils eurent un entretien d'une demi-heure, au parloir, où ils s'édifièrent mutuellement. Une correspondance s'ensuivit, dont nous avons seulement deux lettres de Montfort, la seconde, un simple billet, qui ne respirent l'une et l'autre que l'amour de la croix.

Mais Louise-Guyonne était toujours sans situation. Proposée comme sœur converse aux Bénédictines de la rue Cassette, elle fut jugée, sur sa mine chétive, impropre aux besognes manuelles. Il n'y avait plus de solution que de la renvoyer dans sa famille, quand une dame de qualité se présente au parloir. Ayant appris que Louise Grignon allait être obligée de rentrer dans le monde et que la communauté devait envoyer, le lendemain, deux jeunes filles, comme novices, dans une des maisons de la Congrégation à Rambervillers, elle venait proposer qu'on leur adjoignît Louise-Guyonne, s'offrant de lui constituer une dot, de lui fournir un trousseau et de payer ses frais de voyage. Ce qui fut accepté.

Encore quelques épreuves à Rambervillers, où la novice tombe malade, occasion d'une lettre de son frère, du même ton, naturellement que celles à la Mère Saint-Joseph. Enfin, le 2 février (?), la sœur Saint-Bernard était appelée à prononcer ses vœux. Nouvelle lettre de notre saint, cette fois, un chant d'action de grâces à la croix.

vres honoraient du nom de « Sœurs » refusaient cet autre honneur qu'il leur avait proposé, non seulement de mériter pleinement ce beau nom par la profession religieuse, mais encore d'être les premières pierres d'un Institut hospitalier. Qu'à cela ne tienne ! L'hôpital n'est pas riche en filles nettes de disgrâces physiques. Au-dessus de quatorze ans ne restent que des infirmes, les autres ayant toutes été placées comme le prévoit le règlement. Rien de plus propre à son dessein. « Il choisit, dit Grandet (p. 75), les filles de la maison qui avaient le moins de santé, mais qui en récompense avaient le plus de vertus ; il les mit dans un appartement séparé, leur associa trois filles de condition de la ville qui avaient beaucoup de piété, leur donna pour supérieure une des plus pauvres filles de la maison, qui avait un esprit et une vertu très distinguée, et leur fit prendre à toutes l'habit et la coiffure dont nous venons de parler, et pratiquer toutes les règles prescrites par le Noviciat ». Ajoutons que la supérieure était aveugle et qu'au-dessus de la porte de la pièce mise à la disposition du petit groupe par les administrateurs, il cloua cet écriteau : La Sagesse.

On pense bien que la riposte ne se fit pas attendre. Les membres de ce petit cénacle, une quinzaine en tout, étaient admis à la communion quotidienne, faveur qui, d'après l'opinion courante et au jugement même de l'homme de Dieu, supposait une vertu peu commune. Plainte au nouvel évêque, Mgr. de la Poype, qui limite d'abord la communion aux seuls dimanches, puis finit par donner raison à l'aumônier. On se rabat sur les cierges qu'il fait brûler devant la statue de la Sainte Vierge, même pendant le Saint Sacrifice ; sur la lampe qu'il y entretient en concurrence avec la veilleuse du tabernacle. Loin de s'appliquer à calmer certaines filles dépitées de n'avoir pas été jugées dignes d'entrer dans ce groupe d'élues, les Gouvernantes soufflent sur le feu. Enfin, cette petite communauté mettait le trouble dans l'hôpital, la présence de deux supérieures créant des conflits d'autorité. On harcèle tellement les administrateurs qu'au mois de mars suivant 1703, ces messieurs, pour avoir la paix, supprimaient la Congrégation. Elle n'avait duré que quelques lunes. Bref, on s'agit si bien qu'une retraite devant se donner dans la chapelle de l'hôpital, comme l'aumônier se préparait à monter en chaire pour en faire l'ouverture, un ordre vint de la part de l'évêque, lui interdisant de prêcher. L'affaire était entendue. Peu après, ayant consulté son confesseur, le Père de la Tour, et sa fille spi-

rituelle dont nous allons parler incessamment, il reprenait son bâton et regagnait Paris sans esprit de retour. « Mon Maître m'y a conduit comme malgré moi », écrira-t-il. Mais les pauvres ne l'entendront pas ainsi.

Peu de temps après son arrivée, dans une lettre qui doit être de mai suivant, car il y demandait qu'on fit des prières jusqu'à la Pentecôte, laquelle fête tombait, cette année-là, le 27 de ce mois, il faisait savoir à sa fille spirituelle qu'il était « à l'hôpital général (la Salpêtrière), avec cinq mille pauvres pour les faire vivre en Dieu et y mourir à moi-même ». Vingt-trois aumôniers se dépensaient alors dans ce vaste établissement. Il trancha si bien sur eux tous que les administrateurs en prirent ombrage. Après quatre ou cinq mois, il trouva un soir, dit Grandet (P. 57), son congé par écrit sous son couvert comme « il allait se mettre à table pour manger un morceau de pain ». Le lendemain, après avoir distribué aux pauvres les petits meubles et tout ce dont on lui avait fait cadeau, il se retirait, échangeant avant de franchir le seuil, le chapeau neuf qu'on venait de lui donner contre le vieux du portier.

Ayant peut-être, comme à son premier voyage, son repas quotidien, « la part du pauvre », assuré chez les Filles du Saint-Sacrement, il s'en va loger rue du Pot de Fer, près des jésuites, dans un réduit ménagé sous un escalier. A quoi s'occupe-t-il lorsqu'il est hors de cet ermitage où il vague à la seule pensée de Dieu ? Nous n'avons aucun renseignement là-dessus. Il a certainement des entretiens avec son ancien condisciple de Rennes, Claude Poulard des Places, qui, le 20 mai de cette même année, inaugure, rue des Cordiers, le Séminaire des pauvres écoliers et lui promettra de lui préparer des missionnaires. Dans cette lettre de la Salpêtrière, il se défendait d'être retenu dans la Capitale par des desseins temporels, mais s'il demandait à sa fille spirituelle qu'elle fit « entrer dans un parti de prière quelques bonnes âmes, particulièrement jusqu'à la Pentecôte », c'est qu'il avait sans doute quelque sainte entreprise en tête. Toujours est-il qu'il fait beaucoup parler de lui. C'est à ce moment que se répandent sur son compte ces bruits stupides dont nous avons parlé et dont son ami Blain lui-même eut peine à se défendre. « Les hommes et les diables me font dans cette grande ville de Paris une guerre bien aimable et bien douce, écrira-t-il quelques mois plus tard. Qu'on me calomnie, qu'on me raille ! qu'on déchire ma réputation ! qu'on me mette en prison ! (le lecteur

se souvient du bruit qui courut que l'officialité l'avait incarcéré). Que ces dons sont précieux ! Que ces mets sont délicats ! Que ces grandeurs sont charmantes » ! ... « Je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul », avait-il déjà écrit de la Salpêtrière. Cependant, quelqu'un va penser à lui et venir le tirer de sa soupenne pour une œuvre peu ordinaire.

Au flanc oriental du Mont-Valérien était accroché un ermitage, sorte de Trappe, où la paix ne régnait plus. On conseilla au supérieur d'aller quérir le reclus de la rue du Pot de Fer. « Le serviteur de Dieu, écrit Blain, (Ch. LVIII), partit aussitôt dans un temps d'hiver fort âpre et rigoureux pour aller sur cette montagne, la plus élevée des environs de Paris, ... où les intempéries des saisons se font sentir plus que partout ailleurs. Son recueillement, son esprit d'oraison, sa ferveur, sa mortification étonnèrent ces bons frères... Ces solitaires si austères ne paraissaient plus l'être devant lui. Ils le voyaient entre les exercices communs à la chapelle, toujours à genoux et en oraison, glacé et tremblant de froid, parce que sa pauvre soutane et peut-être quelque mauvaise camisole ne pouvait pas l'échauffer... Ils en eurent pitié et le prièrent de prendre un de leurs habits. Ainsi l'homme de Dieu, revêtu de la robe blanche de ces ermites, paraissait et vivait parmi eux comme l'un d'eux ». L'hiver terminé et la paix rétablie, il rentra dans Paris.

Or, pendant qu'il édifiait ainsi ces solitaires, deux lettres lui étaient envoyées de l'évêché de Poitiers. Pressé par les pauvres, Mgr. de la Poype le redemandait. Ne reçut-il pas ces messages ou, pris par sa mission, différa-t-il d'y répondre ? En tout cas, les pauvres, ne voyant rien venir, s'impatientèrent, et l'un d'eux, qui ne manquait pas d'esprit ni d'éloquence, prit sa plume et adressa à M. Leschassier une longue supplique :

« Par la mort et la passion de Jésus,

Monsieur,

Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignon. Hélas ! Monsieur, nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes. Car, pour les biens de ce monde, ce n'est pas ce qui nous inquiète. La

Providence fournit à nos besoins, et nous croyons que par nos prières, il nous a obtenu de Dieu une nouvelle supérieure qui a toutes les conditions qu'on peut souhaiter pour les choses temporelles... Le démon n'en veut qu'à nos âmes, et pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échouer l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes au bon Jésus...

Mais, mon très cher Monsieur, nos besoins pressants ne toucheraient-ils pas votre cœur, qui aime Dieu et sa gloire et le salut des âmes ? Vous en auriez une grande gloire dans le ciel : quel grand bien vous feriez de nous envoyer notre ange...

Seigneur ! s'il était ici, avec notre nouvelle supérieure, quels règlements et quelle justice ne ferait-il pas observer dans cette maison ! Pardon, mon bon Monsieur, de la hardiesse que nous prenons ; c'est notre indigence de toute manière qui nous fait vous importuner, et les grandes peines que nous avons.

Il y a quelques-uns de nos bons pauvres qui disent avoir vu le démon se moquer et rire de nous, d'avoir été victorieux, mais vous savez mieux que nous que l'œuvre du Seigneur est toujours combattue par ce malheureux qui tâche de nous perdre par ses grandes tentations.

Enfin, mon Dieu, consolez-nous et nous pardonnez nos grands péchés qui nous ont attiré pareille disgrâce. Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu, et le prierons, Monsieur, de vous conserver et augmenter les bénédictions et la persévérance finale.

« Les pauvres de Poitiers ».

Ces malheureux avaient pris le bon moyen : le saint aumônier ne put résister à leur cri. La lettre était partie le 9 mars ; avant la fête de Pâques, qui tombait, cette année 1704, le 23 de ce mois, il était à Poitiers. Les pauvres, à l'hôpital, lui font une réception triomphale. On l'entoure, on le presse, c'est à qui pourra lui baiser les mains. Dans la grande cour, on allume des feux de joie. Les administrateurs se montrent pareillement accueillants, sentant bien qu'ils ne peuvent faire fond que sur lui, instruits de plus, par les échecs précédents, de la nécessité de lui accorder pleins pouvoirs pour réaliser les réformes, ils le nomment direc-

teur de l'hôpital. Il reprend sa tâche avec la même ardeur. Existait un très sage règlement édicté huit-ans plus tôt, mais tombé dans un complet oubli. Il essaie de le remettre en vigueur, en le faisant sanctionner par l'évêque. Profitant de l'autorité qu'on lui a donnée sur le temporel, il restaure la chapelle et répare les bâtiments. Pourquoi au bout d'un an, conseil pris de Mgr. de la Poype, du P. de la Tour, son confesseur, et de sa fille spirituelle, jugea-t-il bon de se retirer, cette fois, définitivement ? Quelles difficultés insurmontables avait-il rencontrées ? On imagine sans peine qu'avec ce corps de gouvernantes qui tenait pratiquement en main tous les services, une réforme sérieuse et durable s'avérerait impossible. La seule solution était un Institut religieux. Il n'en avait pas abandonné le projet. Cela se voyait même assez, trop peut-être, pour qu'on n'intriguât pas. De la petite société dissoute demeuraient quelques pierres d'attente. Trouva-t-il que ces éléments étaient bien jeunes et qu'il valait mieux patienter ? C'est ce qui semble le plus probable. Il n'avait donc plus qu'à s'éloigner.

Assurément, ces années n'avaient pas été stériles en fruits spirituels. Déjà dans sa longue lettre du 7 juillet 1702 où il parle de la « bourrasque », il pouvait dire à M. Leschassier, après huit mois de séjour à l'hôpital : « Il est vrai pourtant, mon cher Père, que parmi tous ces troubles et contradictions que je ne dis qu'en gros, Dieu s'est voulu servir de moi pour faire de grandes conversions dans la maison et hors de la maison. L'heure du lever, du coucher, de la prière vocale, du chapelet en commun, du réfectoire en commun, des cantiques et même de l'oraison mentale, pour ceux qui le veulent, subsiste encore maintenant, malgré les contradictions. Depuis que je suis ici, j'ai été dans une mission perpétuelle, confessant presque toujours, depuis le matin jusqu'au soir et donnant des conseils à une infinité de personnes... J'oubliais de vous dire que je fais une conférence toutes les semaines aux treize ou quatorze écoliers qui sont l'élite du collège ».

Grandet, qui détaille (p. 32) les pratiques auxquelles l'homme de Dieu entraînait ces jeunes gens, dit de cette petite société qu'elle « fit des fruits admirables ». Dans une lettre de 1719 (4), Le Normand, procureur du Roi au Présidial de Poitiers, qui fit partie de cette « Congrégation », déclare que ceux qui surent

(4) Grandet, p. 465-466.

profiter des exhortations de M. de Montfort *ont vécu avec autant de dévotion et d'édification qu'il en avait lui-même*. Il dit avoir connaissance que deux de ces associés *ont toujours porté comme lui le cilice et mortifié leur corps par les peines les plus dures*. Le même écrit encore : « Il y a plus de deux cents personnes qu'il a sanctifiées dans cette ville ».

Il n'en reste pas moins qu'un historien à courtes vues enregistrera comme un échec l'effort de l'aumônier à l'intérieur de l'hôpital, regrettant qu'il n'ait pas tenu compte davantage de la situation et visé à un résultat plus modeste. Comme nous le verrons tout à l'heure, ce n'est rien comprendre au véritable dessein de l'homme de Dieu. (5).

28 août 1701

Préparez-vous à la mort qui vous talonne par beaucoup de tribulations, souffrez-les chrétiennement comme vous faites. Il faut souffrir et porter sa croix tous les jours : il est nécessaire, il vous est infiniment avantageux d'être appauvrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de notre grand Dieu ; d'être méprisée jusqu'à être délaissée de tout le monde et de mourir en vivant. Quoique je ne vous écrive pas, je ne vous oublie pas dans mes prières et sacrifices, je vous aime et honore d'autant plus parfaitement que ni la chair, ni le sang, n'y ont plus de part. Ne m'embarrassez point de mes frères et sœurs ; j'ai fait pour eux ce que Dieu a demandé de moi par charité ; je n'ai pour le présent aucun bien temporel à leur faire, étant plus pauvre que tous. Je les remets avec toute la famille entre les mains de Celui qui l'a créée.

Qu'on me regarde comme un mort, je le répète, afin qu'on s'en souvienne, qu'on me regarde comme un homme mort. Je ne prétends rien avoir, ni toucher de la famille dont Jésus-Christ m'a fait naître. Je renonce à tout, hormis mon titre, parce que l'Eglise me le défend ; mes biens, ma patrie, mon père et ma mère sont là-haut ; je ne reconnais plus personne selon la chair. Il est vrai que je vous ai, et à mon père, de grandes obligations pour m'avoir mis au monde, pour m'avoir nourri et élevé dans la crainte de Dieu, et rendu une infinité de bons services ; c'est de

(5) Notons que c'est de l'hôpital de Poitiers que, le 28 août 1704, il écrivit à sa mère une lettre qui a fait le scandale de plus d'un lecteur, bien à tort, car il avait le cœur sensible, nous dit Blain, qui en savait quelque chose.

quoi je vous rends mille actions de grâces et c'est pourquoi je prie tous les jours pour votre salut, et je le ferai pendant votre vie et après votre mort ; mais de faire autre chose pour vous, rien et moi, c'est la même chose dans mon ancienne famille. Dans la nouvelle famille dont je suis, j'ai épousé la sagesse et la croix, où sont tous mes trésors temporels et éternels, de la terre et des cieux, mais si grands, que, si on les connaissait, Montfort ferait envie aux plus riches et plus puissants rois de la terre.

Personne ne connaît les secrets dont je parle, ou du moins très peu de personnes ; vous les connaîtrez dans l'éternité, si vous avez le bonheur d'être sauvée, car peut-être ne le serez-vous pas ; tremblez et aimez davantage.

Je prie mon père, de la part de mon Père céleste, de ne point toucher la poix, car il en sera gâté ; de ne point manger de la terre car il en sera suffoqué ; de ne point avaler de la fumée, car il en sera étouffé.

La fuite et le mépris du monde, et la dévotion à la Sainte Vierge, avec laquelle je suis tout à vous et à mon père !

Je salue votre ange gardien et suis tout en Jésus et en Marie.

Montfort, prêtre et esclave indigne de Jésus vivant en Marie.